



**QUIET LIFE**

**ECRAN TOTAL**  
**5 au 18 mars 2025**



**Film allemand, estonien, finlandais, français, grec et suédois d'Alexandros Avranas. Avec Chulpan Khamatova, Grigoriy Dobrygin, Naomi Lamp, Miroslava Pashutina, Eleni Roussinou (1 h 39).**

**Suède, 2018. Un syndrome mystérieux affecte les enfants réfugiés. Dans l'espoir d'une vie meilleure, Sergei, Natalia et leurs deux filles ont été contraints de fuir leur pays natal. Malgré tous leurs efforts pour s'intégrer et incarner la famille modèle, leur demande d'asile est rejetée. Soudainement, Katja, leur plus jeune fille, s'effondre et tombe dans le coma. Ils vont alors se battre, jusqu'à l'impensable, pour que leur fille puisse se réveiller...**

## **Dans « Quiet Life », Alexandros Avranas filme deux belles au bois dormant en attente du droit d'asile**

Le réalisateur signe une puissante dystopie inspirée du syndrome de résignation, une pathologie qui touche des enfants de réfugiés, sombrant dans un état comateux.



Le film s'ouvre sur les deux têtes blondes en robe et socquettes, au garde-à-vous dans l'entrée de l'appartement, alors que deux agents de l'Office des migrations viennent inspecter le domicile. La visite chorégraphiée, au burlesque silencieux, culmine dans la cuisine, lorsque Natalia soulève en même temps les couvercles des deux cocottes où mitonne le repas. Comme pour mettre en scène son

nouveau rôle de femme au foyer. Exilée en Lettonie après l'invasion de l'Ukraine, en février 2022, la star russe Chulpan Khamatova – *Good Bye Lenin !* (2003), de Wolfgang Becker ; *La Fièvre de Petrov* (2021), de Kirill Serebrennikov – travaille en sourdine le désarroi de son personnage, aussi pâle que son intérieur gris-beige.

Auparavant, en Russie, Natalia était enseignante. Son mari aussi, mais il faisait également circuler des textes interdits en faveur de la démocratie, avant de commencer à subir des représailles. Il a réchappé de peu à une agression physique dont a été témoin sa fille cadette, Katja (Miroslava Pashutina). A priori, la situation paraît suffisamment grave pour que la demande d'asile soit accordée à la famille, mais elle lui est refusée, pour insuffisance de preuves. Le lendemain, Katja sort pétrifiée de l'école et s'effondre sur le parvis, telle une poupée de chiffon. Ses parents la retrouvent dans une clinique, paupières closes, où dorment alignés d'autres petits.

### **Plusieurs milliers de cas en Suède**

*Quiet Life* bascule alors dans une zone indéfinissable, ce qui est souvent de bon augure au cinéma. Les parents apprennent que la petite est dans un état proche du coma, frappée par une pathologie touchant des enfants de réfugiés qui souffrent d'insécurité, notamment lorsque leurs parents se voient refuser les papiers. Nourrie par une sonde gastrique, Katja se réveillera peut-être dans quelques semaines, quelques mois... rien n'est sûr.

On se croirait dans un film de science-fiction, et pourtant le scénario s'inspire d'un phénomène réel. Cette maladie, encore méconnue, porte le nom de « syndrome de résignation ». Le cinéaste ne nous en dit pas plus, continuant de tisser son œuvre entre conte, dystopie et documentaire.

Seul un carton dans le générique de fin nous apprend que plusieurs milliers de cas ont été recensés en Suède, depuis 1998 ; et qu'un certain nombre d'enfants atteints de ce trouble seraient issus de l'ex-Union soviétique. Aux spectateurs d'imaginer l'ampleur que pourrait prendre cette maladie, alors que plusieurs centaines de milliers de Russes ont quitté leur pays depuis 2022. Sans compter les autres guerres et migrations pour des raisons climatiques ou autres.



L'actrice et star russe Chulpan Khamatova, qui a joué notamment dans *Good Bye Lenin!* (2003), de Wolfgang Becker, était au sommet de sa carrière lorsqu'elle a décidé de quitter la Russie, au lendemain de l'invasion de l'Ukraine, le 24 février 2022. Elle venait de signer une pétition contre la guerre. La quadragénaire s'est installée avec ses filles à Riga, en Lettonie, pays de 2 millions d'habitants où elle travaille avec de nouveaux metteurs en scène et cinéastes.

Dans la dystopie *Quiet Life*, du réalisateur grec Alexandros Avranas, Khamatova incarne une migrante russe, enseignante, débarquant en Suède en 2018 avec son mari activiste et ses enfants. Alors que la famille voit sa demande d'asile refusée, les deux fillettes tombent l'une après l'autre dans un état comateux. Ce film aux accents fantastiques est inspiré du syndrome de résignation, une pathologie réelle qui touche certains enfants de réfugiés confrontés à une situation d'insécurité. La comédienne aux cheveux courts raconte un tournage éprouvant qui, tout lui faisant revivre des choix douloureux, lui a fait l'effet d'une « *thérapie* ».

**Dans « Quiet Life », votre personnage, Natalia, s'exprime peu et transmet beaucoup d'émotions. Comment avez-vous travaillé ce rôle ?**

Quand j'ai quitté mon pays natal, au lendemain de l'invasion de l'Ukraine, j'ai tout perdu. Cela a été la décision la plus difficile de ma vie. En Russie, j'étais célèbre, j'étais riche, je travaillais avec les meilleurs réalisateurs, j'avais un chauffeur privé, etc. Mais je ne pouvais pas rester comme si tout était normal. Je suis allée très souvent en Ukraine, j'y ai beaucoup d'amis et je n'y ai jamais vu de fascistes ou de nazis. Que mon pays se mette à bombarder mes amis était intenable. Je pleurais jour et nuit, puis, à partir d'un certain moment, j'ai commencé à devenir très silencieuse : je n'avais plus d'émotion, plus d'énergie. Je ne pouvais entendre aucune musique, cela me faisait trop de peine. J'étais comme un corps mort, et je pense qu'Alexandros a voulu montrer ce sentiment de vide. Pour cette raison, mon personnage a peu de dialogues. C'est un rôle fantastique. Alexandros Avranas a créé un monde spécifique, à partir d'une maladie qui existe réellement. *Quiet Life* est comme une tragédie à l'ancienne.

**Avez-vous eu le sentiment de revivre un traumatisme en incarnant une migrante russe, qui, de surcroît, perd le contact avec ses enfants, atteints d'une étrange maladie ?**

Non, ce tournage a été une thérapie. Après ce passage à vide que je viens de décrire, j'ai refait surface peu à peu : j'ai décidé de me battre, de vivre, pour mes enfants, pour ma famille, pour l'art, pour mon pays aussi. Car je suis Russe et je veux garder quelque chose de lumineux, de bon, de chaleureux de mon pays. Avec quelques artistes, comme Serebrennikov [*qui vit à Berlin*], nous avons la possibilité de montrer au reste du monde que tous les Russes ne veulent pas détruire l'Ukraine.

**Pensez-vous retourner un jour en Russie ?**

Ce n'est pas simple. Début décembre, on était en répétition pour une pièce à Narva, à la frontière de l'Estonie et de la Russie. Entre les deux pays, il y a juste une petite rivière qui coule sous un pont, je l'ignorais. Des gens de la région m'ont dit, allons voir la Russie ! Mais il s'est passé quelque chose d'étrange, tout mon corps s'est mis à trembler, comme une réaction physique, et j'ai répondu : non, non, je ne suis pas prête. Je pensais avoir transformé ma vie, en Lettonie : j'ai une nouvelle langue, de nouveaux amis, je travaille avec de nouveaux metteurs en scène... Mais le seul fait de découvrir que mon pays natal se

trouvait à cinquante mètres m'a vraiment perturbée. Alors, pour vous répondre, peut-être que je retournerai un jour en Russie, mais je ne peux pas y penser pour l'instant.

Et puis, je suscite la controverse en Russie, j'ai perdu tellement d'amis artistes, de collègues de travail. Dans des interviews, certains me qualifient de traître, parfois des gens avec lesquels j'ai partagé vingt ans de scène ! Certains artistes soutiennent Poutine, ou d'autres le font passivement. Car les festivals continuent, avec tapis rouges, photos dans les magazines, et beaucoup d'argent dans l'industrie du cinéma. La Russie crée une sorte de vie normale, comme toujours. Ceux qui sont contre, comme mon amie Evguénia Berkovitch, qui a écrit des poèmes contre la guerre, se retrouvent en prison. » *Clarisse Fabre. Le Monde*

## LE SYNDROME DE RESIGNATION

Quiet life, du réalisateur grec Alexandros Avranas, est inspiré de faits réels. Le film met en scène une famille de réfugiés russes qui, en 2018, après avoir fui leur pays, se voient refuser leur demande d'asile. A ce moment précis, leur plus jeune fille tombe soudainement dans le coma. En Suède, on l'appelle l'Uppgivenessyndrom, le syndrome de résignation. Il s'agit d'une maladie psychique, incluse depuis 2014 dans la version suédoise de la Classification internationale des maladies et troubles associés. Ce syndrome touche des enfants demandeurs d'asile en Suède. Les symptômes commencent par un état dépressif, puis une perte de conscience et un état catatonique.

Les enfants arrêtent alors de marcher, de parler. Ils arrêtent de boire, de se nourrir et sont désormais incapables de prendre soin d'eux. « Ils se retrouvent dans un état proche du coma, allongés sur le ventre, les yeux fermés, déconnectés du monde qui les entoure. Ils sont alimentés par sonde d'alimentation. Jusqu'à présent, aucun cas connu n'a été identifié en dehors de la Suède », ajoute le site de Médecins du monde. Le syndrome a été observé pour la première fois en Suède à la fin des années 1990. Et seulement dans ce pays. Entre 2003 et 2005, plus de 400 cas ont ainsi été enregistrés.

« Une forme de protection »

Le Dr Elisabeth Hultcrantz, de Médecins du monde, a pris en charge des dizaines d'enfants atteints de ce syndrome. Elle évoque pour l'association humanitaire le cas de Sophie, une enfant de 9 ans qui a fui son pays avec sa famille. « Lorsque j'explique aux parents ce qui s'est passé, je leur dis que le monde a été si terrible que Sophie s'est repliée sur elle-même et a déconnecté la partie consciente de son cerveau », explique le Dr Hultcrantz. « Je pense que c'est une forme de protection, ce coma dans lequel ils se trouvent », ajoute-t-elle. Plus que de coma, les médecins suédois parlent de catatonie. Aucun dommage neurologique n'est observé, les examens sont toujours normaux.

L'un des dénominateurs communs à tous ces enfants ? Le traumatisme. Morts, mutilations, cadavres, dangers, menaces, manque d'eau, de nourriture... Ces enfants ont connu, alors que leur cerveau est encore en développement, des traumatismes d'une grande violence, parfois contre les membres de leur propre famille. Selon Médecins du monde, le syndrome de résignation touche principalement des enfants issus de minorités particulièrement vulnérables dans leur propre pays comme les réfugiés des Balkans, les Yazidis d'Irak et les enfants roms.

Un choc qui s'ajoute aux traumatismes

Dea Gjinovci est réalisatrice. Elle a suivi le destin d'une famille kosovare qui avait demandé l'asile en Suède. Les deux filles aînées ont sombré dans cette catatonie l'une après l'autre. Pour son documentaire Réveil sur Mars, la cinéaste a rencontré plusieurs familles et médecins. Selon les différentes explications que lui ont apportées les professionnels de santé sur place, elle explique, interrogée par Brut, que le temps que la demande d'asile soit traitée – 3 à 5 ans – les enfants s'intègrent vraiment et se sentent suédois. Ils se sentent chez eux, en sécurité et brutalement, leur pays d'adoption leur apprend qu'ils seront expulsés. Le choc s'ajoute aux traumatismes précédents.

Dea Gjinovci explique aussi que lorsque les lettres d'expulsion arrivent ce sont les enfants, qui parlent la langue, qui les lisent à leurs parents. La responsabilité peut alors être trop lourde pour de jeunes enfants âgés à peine de 10 ans.

Simuler de ne pas réagir à la douleur, "impossible"

Au début, il était souvent avancé que les enfants simulaient afin de pousser les autorités suédoises à accorder le droit d'asile. « Ils ne réagissent

pas à la douleur, la douleur ce n'est pas quelque chose à quoi on peut simuler de ne pas réagir, c'est impossible », indique à Radio Canada Sonia Lupien, spécialiste en neurosciences et fondatrice du Centre d'études sur le stress humain (CESH) de l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal. D'autant plus chez de jeunes enfants. Cette hypothèse a donc été définitivement écartée

Le seul moyen connu pour ces enfants de retrouver une vie normale ? « Il n'y a qu'un médicament possible pour ces enfants et c'est la restauration de l'espoir », avant Sonia Lupien auprès de Radio Canada. Ainsi, dans pratiquement tous les cas, les enfants ont commencé à aller mieux dès lors que leur famille était en sécurité. Le retour à la normale peut être long mais il est possible.  
*sudouest*

